

Vendredi 4 juin
Bab Al Makina - 20h30
Le Ballet royal du Cambodge

La danse classique khmère : danse révélée et offrande céleste
Création « Preah Thong et Neang Neak, la légende de la création du Royaume khmer »

« Ces Cambodgiennes nous ont donné tout ce que l'antique peut contenir ; leur antique à elles, qui vaut le nôtre. (...) Il est impossible de voir ailleurs la nature humaine portée à cette perfection. »
Auguste Rodin

Le Ballet royal du Cambodge, qui puise à l'origine des grandes traditions de l'Inde brahmanique et de l'Asie du Sud-Est, fait du corps dansant une offrande à la divinité dont il reflète la perfection. Fidèle à la conception hindouiste selon laquelle la grâce et la préciosité de l'expression féminine sont le miroir de la beauté céleste, la tradition cambodgienne est imprégnée de l'aura des mythiques danseuses *apsaras*, véritables messagères des rois auprès des dieux qui habitaient l'imaginaire des temples dès le VI^e siècle. Ainsi, les bas-reliefs d'Angkor Vat se couvrirent de leurs poses raffinées, évocatrices d'une harmonie céleste évoluant au fil du temps.

C'est à l'avènement du règne de Sa Majesté Norodom Sihanouk en 1941 que cet art millénaire entamera sa renaissance ; il fut notamment soutenu par la mère du roi, la princesse Kossamak, devenue souveraine en 1955. Malgré cette institutionnalisation, le Ballet royal n'a pas perdu pour autant son caractère sacré et rituel. Aujourd'hui ce renouveau est aussi celui d'un royaume, après les événements tragiques qui firent se côtoyer durant plusieurs décennies le sang, le feu, la famine et l'épuisement idéologique.

Renvoyé du royaume par son père, Preah Thong traverse l'océan puis échoue sur une île où pousse un arbre *thlok* et sous lequel il décide de se reposer. Neang Neak, la fille du roi des Nagas, vient fréquemment se promener sur cette langue de terre. Lorsqu'il la voit, Preah Thong tombe éperdument amoureux d'elle, la séduit et la demande en mariage. Sept jours plus tard, l'union est célébrée en présence des parents de la jeune fille. En cadeau, le roi des Nagas aspire l'eau de l'océan et offre aux époux l'île-royaume qui en émerge : *Kok Thlok*, le pays khmer.

Aujourd'hui encore, cette légende se retrouve dans la cérémonie du mariage. Traditionnellement, celle-ci se conclut par le jeté des fleurs d'aréquier sur les mariés, alors que le jeune homme, tenant le bout de voile de son épouse, la suit jusqu'à la chambre nuptiale. Cette dernière étape de la cérémonie symbolise Preah Thong s'accrochant à la queue de Neang Neak, la femme serpent...

Chorégraphie de Son Altesse Royale la princesse Norodom Buppha Devi, d'après une chorégraphie originale de La Reine Kossamak Nearyrath Sereivoddhna.

Avec le soutien du Ministère de la Culture et des Beaux-Arts du Royaume du Cambodge

Samedi 5 juin

Musée Batha - 16h

Les jeunes danseurs Gotipuas du Raghurajput Heritage Village – Inde

Danse acrobatique et rituelle des temples de l'Orissa

Basant Moharana, direction

« Toujours je rappelle à mon esprit confus que ce Monde
Est un cirque en tournée,
Qu'on n'y voit que tours d'illusionnistes,
Mais l'esprit confus prend tout pour argent comptant. »
Gossain Bhava

Dans le monde traditionnel, l'acrobatie est l'expression du sacré ; elle vise à incarner le surnaturel à travers la dextérité humaine poussée à son paroxysme, à créer de véritables fresques vivantes célébrant et honorant la divinité.

Au cœur des temples millénaires de l'Orissa, le Seigneur Krishna ne cesse de se réincarner dans l'art acrobatique des enfants danseurs *gotipuas*. Féérie de la ritualité, les corps divinisés des jeunes danseurs *gotipuas* se contorsionnent et composent de véritables pyramides humaines évoquant de manière antique quelques tableaux vivants. Le corps, pour mieux approcher Dieu, peut en effet se féminiser. Ainsi, depuis le XVI^e siècle, ces jeunes garçons *gotipuas* portent dans leur danse la nature androgyne de la divinité. Leur enfance acrobate et fragile est toute entière dédiée à Krishna, le berger espiègle qui séduisit Radha de sa flûte divine en équilibre sur une seule jambe. Le petit village de Raghurajput se situe dans le district de Puri. Bordé par la rivière Bhargavi, son temple cerné de cocotiers, vignes de bétel, palmiers, mangues et autres arbres tropicaux est le refuge de l'une des deux dernières écoles de l'Inde à transmettre ce savoir ancestral. C'est dans cet univers clos où se mêlent encens, offrandes et mélodies incantatoires que cette incantation des corps s'épanouit encore.

Avec la collaboration du musée du quai Branly, à Paris

Bab Al Makina – 20h30

Ben Harper - États-Unis

Acoustic

Aux racines de la musique populaire américaine.

« If I could only hear my mother pray again
If I could hear her tender voice as then
How happy I would be
It would mean so much to me
If I could hear my mother pray again. »
Ben Harper, *Mother Pray*

Ben Harper, né dans une famille de luthiers de Californie, puise aux racines du rock, de la soul, du folk, du blues mais aussi du gospel et nous renvoie au cœur d'une Amérique

traditionnelle et contemporaine, celle de Bob Dylan et de Jack Kerouac, et plus largement celle de tous ces artistes *hobo* noirs ou blancs errant à la recherche d'une autre vie, pris dans cette quête d'un voyage sans fin.

Une Amérique qui, à travers ses baladins et ménestrels nomades, a porté l'essence même d'une spiritualité issue des souvenirs d'une Afrique perdue, des vicissitudes de l'esclavage et des espoirs des premiers colons.

Cette autre Amérique, en quête de dignité à travers le monde du gospel et des églises noires, à la recherche d'une voie poétique avec les ballades de Woodie Guthrie et les chants du *protest-song*, plus tard inspirée par le reggae jamaïcain, est l'Amérique que Ben Harper connaît et réinvente constamment dans sa musique.

La musique de Ben Harper est en effet imprégnée d'un *melting pot* déconcertant : sa grand-mère paternelle, moitié indienne cherokee, moitié noire, pratiquait le vaudou dans les quartiers pauvres de Watts, tandis que les aïeux de sa mère sont originaires de la Lituanie du XIX^e siècle. A sept ans, le petit Benjamin reçoit sa première guitare et depuis lors, n'a pas cessé de mettre en musique ses pensées et sa vie, dans un monde qui oscille entre révolution, spiritualité et avant tout une grande foi dans la vie.

Ben Harper, pour sa première venue au Maroc, propose un concert acoustique inspiré par la thématique même de ce festival.

Dimanche 6 juin

Afriques

Musée Batha – 16h

Shakila et le Rajab Suleiman Qanun Trio – Tanzanie

L'art du taraab dans la tradition swahilie

« Mon cœur est rempli de joie, grâce à Dieu
Mon si long rêve s'est réalisé
J'étais tous ces jours, seul, errant dans le monde
Dieu, tu m'as délivré de la solitude
Tu m'as donné une femme,
Elle est généreuse en cœur, sa compassion à mon égard est comme un vêtement que je porte. »
Mungu Kanipa Hidaya (« Dieu me donne un Signe »), poésie ancienne de Zanzibar

Au large de l'Afrique, Zanzibar située en face de Dar es-Salaam (Tanzanie) est l'île légendaire des cours de sultans et des marchés aux esclaves. Sa tradition musicale est à l'image des mélanges qui lui donnent son parfum, entre Asie, Arabie, Afrique et Océan Indien.

Shakila Saidi interprète le *taarab*, qui signifie l'extase procurée par la musique et qui donne son nom au genre musical le plus populaire de Zanzibar. Souvenir du rôle historique joué par les ports de la côte est-africaine dans la traite des esclaves par les commerçants arabes, le *taarab* est une langoureuse et suave combinaison de musiques orientale, égyptienne, indienne et swahili. La poésie du *taarab*, qui respectait originellement les règles de la prosodie arabe s'exprime de manière toujours plus libre et décrit les joies et les vicissitudes du quotidien, abordant aussi bien l'amour profane que sacré.

Shakila se produisait avec le fameux Black Star Musical Club à Tanga avant de rejoindre le Lucky Star Musical Club dans les années 70. L'évolution contemporaine du *taarab* a abouti à l'introduction de rythmes dansés comme la samba ou la rumba, mais grâce au Rajab

Suleiman Qanun Trio, c'est sous sa forme la plus traditionnelle que le style sera présenté à l'occasion de ce concert.

Rajab Suleiman, directeur musical du légendaire Culture Musical Club de Zanzibar, s'est imposé comme un virtuose du *qanun* ; il en connaît toutes les techniques de jeu, du monde arabe au monde ottoman.

Bab Al Makina – 20h30

Africa Spirit – Tanzanie et Burundi

Rituel soufi et rythmes sacrés

Des chants sacrés de l'Islam noir à la force tellurique des tambours sacrés, l'Afrique nous renvoie à l'origine d'une humanité en perpétuelle quête spirituelle.

Première partie

L'ensemble soufi Mtendeni Maulid de Zanzibar

« Le corps de l'homme est bien petit par rapport à l'esprit qui l'habite. »
Proverbe africain

Dans l'Océan Indien, les commerçants arabes installèrent des postes commerciaux tout le long de la côte orientale en prenant pied aux Comores et au nord-ouest de Madagascar où ils fonderont des comptoirs. Plus récemment, au XIX^e siècle, des Musulmans de confession chiite en provenance du Golfe Persique s'établirent sur une île de l'Océan Indien proche du littoral africain : Zanzibar (de *zenj*, « noir », et *bah*, « mer » en arabe) devenue à l'époque le centre le plus actif de la traite négrière grâce à de fructueuses plantations de girofliers. Différentes confréries soufies se transporteront ainsi sur l'île ; parmi elles, la confrérie la plus répandue dans le monde arabe, oriental et asiatique : la *tarîqa* Rifai créée par le grand saint Ahmad al-Rifai (1118 - 1181). Cette congrégation, qui aura un impact particulier sur les gens du peuple, les Tsiganes de l'Inde et du monde arabe et qui est célèbre pour ses rites de mortification, pratique toujours ses cérémonies de *sama* (l'écoute et la pratique du chant de manière extatique) et de *dhikr* ou *hadra* (rituel dansé et chanté pour aller à la rencontre du divin). On l'appelle à Zanzibar *Maulidi ya Homu*, du terme arabe *mawlid*, célébration de la naissance des saints et du Prophète.

Il faut voir la beauté de cette chorégraphie rituelle où les hommes vêtus du *kanzu* et du *kofia*, les tenues blanches traditionnelles, à genoux se balancent et évoquent en rang le mouvement des vagues de l'océan, dans une longue ondulation serpentée.

Créé par Ustadh Majid Said Mansour dans les années 60, cet ensemble *maulidi* de Zanzibar parmi les plus prestigieux célèbre, plein de grâce et de jovialité, un soufisme africain...

Deuxième partie

Les Maîtres Tambours du Burundi

« Se perdre dans la danse verbale, au rythme du tam-tam
Pour se retrouver dans le Cosmos... »
Léopold Sédar Senghor

Bordée à l'Ouest par le lac Tanganyika et couverte de collines verdoyantes, la République du Burundi est le cœur battant et le trait d'union entre l'Afrique centrale et orientale, du fait de ses frontières communes avec le Rwanda, la Tanzanie et le Congo. On ne peut évoquer cette société sans mentionner les assises religieuses et mythiques sur lesquelles elle reposait. *Ingoma* signifie tout autant « royaume » et « tambour ». Ainsi, dans l'ancien royaume, les percussions étaient bien plus que de simples instruments de musique. Objets sacrés destinés à des rituels précis, elles n'étaient jouées que dans des circonstances exceptionnelles pour proclamer de grands événements comme une intronisation ou d'importantes funérailles. Au XVI^e siècle, les sept tambours, intimement liés à la royauté, témoins et garants de sa sacralité, disposaient de leurs propres sanctuaires à la façon de véritables êtres vivants. Le plus grand et le plus rare d'entre eux (aujourd'hui disparu), *Karyenda*, officiait lors d'un cérémonial nocturne de fin d'année et recevait même les hommages de tambourinaires des autres communautés qui traversaient le pays pour converger vers la cour royale. À l'occasion des cérémonies d'ensemencement *Umuganuro*, le souverain et la vestale du tambour *Karyenda* s'unissaient symboliquement pour perpétuer l'alliance intime entre le tambour et le souverain, ainsi qu'entre le tambour et la nation. Les Batimbo sont ainsi les familles initiées à la tradition sacrée des tambours, qui de nos jours demeurent vénérés et populaires. Il faut imaginer l'entrée impressionnante d'une quinzaine de tambourinaires, portant les longs fûts taillés dans des troncs d'arbres *umuvugangoma* sur leurs têtes, frappant les peaux de bœuf de leurs courtes baguettes, puis se déployant en demi-cercle autour du tambour central. Les cadences déferlent avec une précision et une rigueur implacables, une imposante puissance. Chaque tambourinaire succède à l'autre en soliste sur l'*inkiranya*, rivalisant de prouesses athlétiques et acrobatiques. Des clameurs ponctuent cette sorte de symphonie du rythme, où l'on s'abandonne à l'appel de la transe joyeuse qu'adressent au monde ces fascinants messagers d'un art séculaire.

Lundi 7 juin

Musée Batha – 16h

Ahmed Essyad et l'ensemble Accroche Note – Maroc et France

« Voix interdites »

Poèmes mystiques de Hussein Mansour al-Hallaj

« Quelle terre est vide de Toi pour qu'on s'élançe à Te chercher au ciel ? Tu les vois qui Te regardent au grand jour mais aveugles ils ne Te voient pas. »
Hussein Mansour al-Hallaj

Né à Salé et résidant en France, le compositeur Ahmed Essyad, disciple de Max Deutsch autant inspiré par Schoenberg que conscient de la valeur de son patrimoine culturel, a élaboré une œuvre essentiellement vocale. À ses yeux, « une synthèse culturelle qui ne porterait pas la réflexion des hommes en avant, qui n'enrichirait pas le présent d'une expérience nouvelle, ne saurait permettre le double étonnement, continent à continent, ce territoire où l'homme peut se perdre enfin ». Cette culture musicale à la fois arabo-islamique et occidentale s'entend d'abord comme un double regard qui tend à embrasser l'universel.

Aujourd'hui, ces *Voix interdites* proposées par le compositeur évoquent ce qui est tenu au secret, ce qui ne peut être dit, ce qui s'oublie et que la conscience éveillera plus tard. Cette œuvre à géométrie variable puise dans la mystique du soufisme, notamment dans les riches textes de Hussein Mansour al-Hallaj.

Ce mystique d'origine persane, né vers 857 et exécuté en 922 à Bagdad, est l'auteur d'une œuvre abondante prétendant renouer avec la pure origine du Coran. Demeurant l'un des adeptes les plus controversés dans sa quête de l'Absolu, son approche du texte coranique est principalement liée à l'essence des lettres dont il préconise qu'elles sont l'expression même de la pensée divine.

Ahmed Essyad, composition musicale et récitation

L'ensemble Accroche Note avec :

Armand Angster, direction artistique et clarinette

Françoise Kubler, chant soprano

Christophe Beau, violoncelle

Jean-Daniel Hégé, contrebasse

Élodie Harper, harpe

Ayako Okubo, flûte

Emmanuel Séjourné, percussions

Vincent Roth, alto

Accroche Note est un ensemble conventionné par le Ministère de la Culture et de la Communication – Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Alsace, et la Ville de Strasbourg. Soutenu par la Région Alsace, le département du Bas-Rhin, la SACEM, la SPEDIDAM et Musique Nouvelle en Liberté

La Nuit de la Médina

Un voyage musical et initiatique au cœur des Riyads de Fès

« Et le luth et le rebab évidemment
Plaisir et geste emplissent notre site
Puis la nuit étend sa longue chevelure
La diffuse emplit l'atmosphère et l'azur
Le crépuscule désarmé rend ses armes
La nuit telle une sultane déverse ses charmes. »
Mohamed Benslimane el Fassi, poète du XVIII^e siècle, originaire de Fès

Ce voyage nocturne, à la fois musical et initiatique, nous entraînera au cœur de la médina de Fès dans ce grand patrimoine architectural, ferment de la culture arabo-andalouse. Il résonnera comme une invitation à explorer un autre Orient : l'Orient nomade des steppes de Mongolie ou des plaines d'Anatolie, l'Orient festif des grands fleuves, à l'image du Nil millénaire. L'occasion également de découvrir sous une nuit étoilée la musique des imposantes cités, carrefours de civilisations, comme Kaboul et de se perdre dans les ruelles d'une ville devenue universelle.

Du mellah, quartier juif de Fès el-Jedid à proximité du Palais royal, dominé par la petite synagogue de Ben Danan, jusqu'au cœur de la médina avec le Riyad Moqri perdu au bout de quelques ruelles tortueuses, le Festival recréera l'atmosphère des anciens caravansérails où se croisaient les peuples voyageurs.

Les sites

La synagogue Ben Danan

Dar Adiyel

Musée Batha

Dar Tazi

Riyad Moqri

**Synagogue Ben Danan, quartier mellah de Fès el-Jedid - 20h et 21h30
Gülay Hacer Toruk et son ensemble - Turquie**

Chants sacrés et populaires d'Anatolie

La jeune chanteuse Gülay Hacer Toruk évolue entre musique populaire et savante, entre profane et sacré, traduisant tantôt la voix d'une femme du peuple, tantôt celle d'un poète soufi.

Les instruments tels des voix racontent les tourments, les joies de ceux qui leur ont prêté souffle et vie à travers les époques. Ici ce sera le luth saz, instrument turc par excellence, qui se fera le passeur, en écho au chant d'Hacer.

Ce concert donnera ainsi à découvrir un patrimoine musical et culturel, tissé par les chants populaires transmis oralement depuis des siècles, des steppes de l'Anatolie aux ruelles d'Istanbul où résonnaient autrefois les chants juifs en ladino. Seront également présentées des compositions savantes du temps de l'Empire ottoman, ainsi que l'héritage spirituel

parvenu jusqu'à nous grâce aux chants immémoriaux des poètes soufis comme Hafez ou Yunus Emre.

Riyad Moqri - 20h et 23h30

Ustad Gholam Hossain et son ensemble – Afghanistan

Luth rûbab et chants soufis

Le chant populaire et la poésie mystique afghane puisent dans une harmonie de couleurs sonores où s'entrecroisent les traditions pachtones, tadjikes, baloutches ou hazâras. Les sonorités incisives, métalliques et mercuriennes du luth *rûbab* à trois cordes mélodiques et vingt cordes sympathiques, évoquent l'univers montagnard de ces peuples à l'inspiration mystique et à la fierté guerrière, dont l'art s'est mêlé aux premiers raffinements des cours de l'Inde. Le *rûbab* est ainsi à l'origine du luth *sarod* né à l'orée du XIX^e siècle, l'un des instruments dédié à la gloire des princes et à la louange des dieux dans la musique classique de l'Inde du Nord.

Né à la fin des années 50 dans le quartier des musiciens de Kaboul, Ustad Gholam Hossain s'est vu initier par Ustad Omar, ancien maître du *rûbab* comptant parmi les premiers musiciens à avoir fait connaître l'instrument en Occident. Sollicité pour ses qualités musicales et la ferveur qu'il témoigne dans l'interprétation des répertoires soufis, Ustad Gholam Hossain intervient dans le programme d'enseignement musical de l'Aga Khan.

Avec le partenariat de l'Initiative Aga Khan pour la musique en Asie centrale (AKMICA), un programme du Trust Aga Khan pour la culture (AKTC).

Dar Adiyel - 20h et 22h

Epi – Mongolie

Chants nomades des steppes

Autrement nommés *khôômei* ou *khoomii*, terme dérivant du mongol et signifiant « gorge », les chants diphoniques se forment d'un bourdon et d'harmoniques. Ils sont liés aux anciennes traditions animistes, selon lesquelles les objets et les phénomènes naturels ont une âme ou sont habités par les esprits.

Dans la rudesse du climat des steppes et des déserts de Mongolie, son peuple nomade a su conserver ses pratiques coutumières et ses croyances inspirées par le chamanisme et le bouddhisme. Au cœur de cette nature omniprésente où l'homme n'a pas fini d'imposer sa présence anarchique, l'environnement sonore est peuplé de bourdonnements, bêlements, murmures, piaulements et sifflements.

Les chants diphoniques se font ainsi le prolongement et l'écho des éléments naturels, un hommage aux animaux, aux sources et aux ruisseaux, aux vents des steppes, aux roches des montagnes ou au bruissement des feuillages. Rarement la voix de l'homme n'aura été aussi proche de la nature.

Originaire de Mongolie du Nord, Enkh Jargal, alias Epi, explore les techniques vocales de l'Altaï en s'accompagnant du *merin khour*, vièle à tête de cheval traditionnelle des cavaliers.

Dar Adiyel - 21h **Rajab Suleiman Qanun Trio – Tanzanie**

Musique orientale de Zanzibar

« On tangué on tangué sur le bateau
La lune la lune fait des cercles dans l'eau
Dans le ciel c'est le mât qui fait des cercles
Et désigne toutes les étoiles du doigt. »
Blaise Cendrars, *Au cœur du monde*, « Clair de Lune », 1924-1929

À Zanzibar, la musique est née de la rencontre de l'Afrique et du monde arabe, le caractère islamique de cette île lui conférant une saveur orientale toute particulière. Rajab Suleiman, virtuose du *qanoun*, ce cithare propre à la musique savante arabe, est d'abord le renommé soliste de l'ensemble de *taraab* Culture Musical Club, qui a une manière inimitable de réinterpréter la musique égyptienne et turque et de la mêler avec légèreté au répertoire mélodique swahili, le *ngoma*, le style rural de Zanzibar. Il y a dans cette musique la nostalgie poétique des airs romantiques de l'Égypte des années 50 et cette beauté insulaire, traversée par le sillage des felouques *dhow* pointant le ciel de leurs voiles hautes et fières.

Dar Tazi - 21h **Les Musiciens du Nil – Haute-Egypte**

Danse tanoura et danse du bâton par l'ensemble mizmar baladi de Louxor

« Les trente derviches se tenaient par la main avec une sorte de mouvement de langage, tandis que les quatre coryphées ou *zikkers* entraîaient peu à peu dans une frénésie poétique moitié tendre, moitié sauvage. Peut-être est-ce ainsi que les anciens prêtres de l'Égypte célébraient les mystères d'Osiris retrouvés ou perdus... »
Gérard de Nerval, *Le Voyage en Orient*, 1851

Les accents stridents du hautbois du *Saïd*, le *mizmar*, rappelle la *ghaïta* marocaine. Construit sur un univers modal d'une grande richesse, il accompagne diverses danses parmi lesquelles la danse soufie *tanoura* et la danse du bâton *râqs al-tahtib*. Le *mizmar* porte en réalité une multitude d'appellations à travers l'Orient et les Balkans, l'Asie et le Maghreb : *zurna*, *zurla*, *zummar*, *mizmar*, *shenai*, *ghaïta*... Les anciens ensembles traditionnels de *zurna* et tambour à double membrane *tapan* sont originaires de Turquie.

La danse *tanoura* appartenait originellement à l'ordre des Mevlevi (ou Mawlawiya en arabe) et renvoie aux derviches tourneurs de Konya ou d'Alep. La danse circulaire *tanoura* représente l'univers et le soleil. Le danseur, dans un tournoiement extatique, ôte successivement les quatre robes multicolores évoquant les saisons ; le bras droit levé vers le ciel et le bras gauche tendu vers la terre symbolisent la rencontre entre les deux éléments.

Comme les vieux bardes d'antan, musiciens de villages, nomades des fêtes traditionnelles, Les Musiciens du Nil et leur épaisse *gallabiya* parcourent à dos d'âne ou en jet les espaces et les cultures depuis près de trente ans. Irréductibles et fiers comme les pyramides, ils traversent les temps et se rient des modes, submergeant nos sens dans un déferlement de trilles.

Musée Batha – 21h
Kiya et Ziya Tabassian – Iran / Canada

Setar et tombak

« (...) Se griser de lumière
et d'espace; connaître, au réveil,
l'insouciant ivresse de seulement
respirer, de seulement vivre... »
Pierre Loti

Kiya et Ziya Tabassian, frères iraniens installés au Canada, créent une musique originale, puisant dans les répertoires du Moyen-Âge autant que dans l'esthétique contemporaine. Fondateurs de l'ensemble Constantinople, leur duo au luth *setar* à « trois cordes » et au tambour à gobelet *tombak*, tout en s'inscrivant dans la tradition persane, se nourrit des musiques de la Méditerranée et de l'Europe. *Mania*, le leitmotiv de leur démarche artistique, est l'état d'extase décrit à l'Antiquité par Platon : s'approcher au plus près de l'intouchable, de l'invisible, de l'Autre, façon de se libérer du connu et de la mémoire, et ainsi de réinventer le présent.

En partenariat avec le Conseil des Arts du Canada et le Conseil des Arts et des Lettres du Québec.

Riyad Moqri – 21h30
Camille & Clément Ducol - France

Création « God Is Sound, prières du monde » et « Bach, Le Canon Perpétuel »

« En mai 2005, j'ai donné un concert à Jérusalem. En me promenant dans la cité et en parlant avec ses habitants, j'ai été attristée de constater l'intégrisme et la guerre dans une ville qui pourrait être le lieu de tous les dialogues. □ Pour moi qui suis athée et qui ai grandi dans un pays laïc, il est très difficile de comprendre les conflits religieux. Pourtant, chaque religion porte en elle un message de paix et de libération. Et toutes les religions chantent ! □ J'ai eu envie d'apprendre des chants religieux traditionnels du monde entier pour les chanter à ma manière, a capella. Très vite j'ai été amenée à m'extraire de la dimension religieuse de ces chants pour m'intéresser à leur dimension purement sonore. Du chant éthéré grégorien relié au ciel au chant rituel de Zambie ancré dans le sol, en passant par le son de la flûte shinto légère comme le vent, c'est tout un voyage dans le corps qui se dessine. Un voyage qui raconte le monde.»

Camille, auteur compositeur interprète, a été consacrée comme l'une des artistes de variété française les plus talentueuses de sa génération. Sa démarche artistique aventureuse, hétéroclite et finalement tout à fait nouvelle, repose sur l'extraordinaire tessiture de sa voix ; sans retenue, elle s'adonne à la performance et n'hésite pas à nourrir son œuvre d'effets sobres et sophistiqués à la fois. Habitée par le voyage, imprévisible, elle nous livre sa curiosité, faisant fi du classicisme ambiant et des cloisonnements arbitraires.

Musée Batha – 23h

Les ensembles Constantinople et Barbara Furtuna

« Canti Di A Terra » – Iran/Canada et France

La célébration du sacré au quotidien et l'évocation de la terre nourricière, à travers une rencontre audacieuse entre les polyphonies corses et les musiques persane et ancienne.

Avec le projet « Canti Di A Terra », l'ensemble **Constantinople** s'unit au fameux quatuor **Barbara Furtuna** pour offrir un voyage envoûtant au cœur de la Méditerranée.

Fondé par les frères Tabassian, Constantinople est sans conteste passé maître de ce dialogue entre musiques du Moyen Âge, de la Renaissance, de la Méditerranée et de l'Orient.

Barbara Furtuna, entretenant une tradition millénaire, possède quant à lui la maîtrise parfaite et sobre des *ricuccate*, ces mélismes si caractéristiques de l'expression insulaire corse. Son art est le fruit d'une longue pratique du chant populaire, en relation étroite avec la musique rituelle et les messes chantées (Semaine Sainte, funérailles, mariages...). Portés par une terre inspiratrice et une volonté de découvrir l'ailleurs, ces quatre compagnons, tenants de l'héritage culturel du Riaccistu des années 70, maîtrisent pleinement les nuances et les harmonies de l'art vocal corse.

De cette entente sont nés des chants sacrés et profanes magnifiquement accompagnés, des *lamentes* et *folias* revivifiés, dans une musique qui sort des entrailles de la terre...

Avec le soutien du Conseil des arts et des lettres du Québec et du Conseil des Arts du Canada.

Mardi 8 juin

Musée Batha - 16h

Ensemble SamulNori Hanullim

Tambours sacrés – Corée du Sud

« Mieux vaut voyager plein d'espoir que d'arriver au but. »
Proverbe coréen

Le *samulnori* (sa signifiant « quatre », *mul* « objet » et *nori* « jouer ») est un ensemble composé de quatre instruments de percussions. Le *kaenggwari*, petit gong à la sonorité très métallique, évoque le tonnerre ; le *ching*, grand gong aux puissantes vibrations, symbolise le vent ; le *changgo*, tambour en forme de sablier, nous renvoie à la pluie ; enfin, le tambour *puk* associé à la tradition chamanique réfère aux nuages.

La performance physique, virtuose et scénique que requiert la pratique de ces tambours, nous ramène en effet à l'origine rituelle de ces tambours, chasseurs de démons : de par leur force tellurique, ils devaient d'abord bousculer le ciel et ses habitants, exorciser et guérir les humains, invoquer et influencer les forces de la nature, ou encore amadouer un climat dont dépendaient les récoltes de riz.

Le répertoire du *samulnori* se compose néanmoins de moments musicaux diversifiés, alternant pièces solistes et collectives et dont le rythme peut tout aussi bien être inspiré par

les cérémonies spirituelles *utdari pungmul* des provinces du Gyeonggi-do et du Chungcheong, que par la tradition paysanne du *nongak*.

Le *samulnori* aux riches sonorités est une forme instrumentale récente et participe aujourd'hui à l'affirmation identitaire du peuple coréen. Sa popularité croissante auprès d'une nouvelle génération de musiciens s'apparente à un renouvellement de la transmission des répertoires et prolonge l'ardeur d'un geste ancestral.

Kim Duk Soo, qui dirige depuis plus de vingt ans SamulNori Hanullim, fut l'un des enfants prodiges de la percussion coréenne. Cet orchestre réunit ainsi les batteurs du meilleur niveau et s'attache à collecter les rythmes traditionnels quasi disparus dans les provinces pour en assurer la perpétuation.

Bab Al Makina - 20h30

Shahram Nazeri avec Hafez Nazeri et l'ensemble Rûmî – Iran

Poésies soufies de Jalâl ud Dîn Rûmî, du chant à la calligraphie

Avec la complicité du calligraphe Hassan Massoudy

« L'histoire entière du monde sommeille en chacun de nous. »
Jalâl ud Dîn Rûmî

« Le calame depuis qu'il a été taillé a pour esclave
le sabre depuis qu'il a été effilé. »
Abd al-Kader

Shahram Nazeri déclame comme nul autre la poésie des grands maîtres mystiques soufis. Artiste vénéré dans son pays, ce chanteur surnommé « le rossignol persan », sert de sa voix chaude et profonde aux accents parfois déchirants les textes de Rûmî, Hafez ou Saadi, exprimant ainsi la quête de l'homme vers le Divin, sa soif inextinguible d'Amour et de Lumière.

Au sein de son petit ensemble traditionnel dans lequel il joue du *daf*, entouré par ses musiciens virtuoses au *setar*, *tar* et *zarb*, Shahram Nazeri se produit dans le monde entier. Son origine kurde, au-delà du raffinement inhérent au répertoire classique, lui donne ce grain vocal, cette rugosité d'une émotion habitée par quelque paysage de montagnes et de ruisseaux.

La musique classique persane comporte des espaces de perception qui soulèvent notre imaginaire vers la réalité des anciens chants épiques et guerriers des montagnes, avant de nous faire basculer dans cette profondeur nostalgique du trouble et du déchirement mystique, dans cette souffrance d'une extase sans cesse effleurée. L'âme perse a toujours préféré s'immerger dans cet océan de la transe et de la connaissance symbolique plutôt que de se laisser porter par le fleuve calme de la légalité religieuse.

Le pouvoir émotionnel de la musique ouvre ainsi une sorte de passage entre le monde réel et spirituel. Il faut constamment franchir la ligne qui permettra au *hâl*, ce souffle d'inspiration divine, de s'épandre dans le cœur de l'artiste ou du disciple.

Ce répertoire musical, tel que Shahram Nazeri l'incarne, se situe aujourd'hui au carrefour du modèle traditionnel et d'une interprétation personnelle positionnant le musicien comme créateur à part entière, selon notre conception moderne de l'art. Le système du *radif* ouvre la voie de l'improvisation au sein d'une structure modale ; quoique soumise aux lois mélodiques, cette liberté artistique contribue à créer la tension nécessaire permettant à

l'artiste de conserver une rigueur dans la transmission de l'émotion et d'éviter le sentimentalisme désuet d'une certaine variété.

L'implication du fils de Shahram Nazeri, Hafez, compositeur et joueur de *setar*, appuie cette démarche qui confère à la noblesse de la musique son caractère éminemment contemporain.

Au cours de ce concert, la poésie de Jalâl ud Dîn Rûmî sera mise en valeur par des projections de calligraphie persane et arabe sur les murs de Bab Al Makina.

Mercredi 9 juin

Musée Batha – 16h
Parvathy Bâul - Inde

L'art des poètes mystiques Bauls du Bengale – Inde du Nord

« J'ai reçu mon invitation pour le festival
de ce Monde,
et ainsi ma vie a été bénie.
Mes yeux ont vu et mes oreilles ont entendu.
C'était ma part à cette fête.
De jouer de mon instrument
Et j'ai pu faire tout ce que j'ai pu. »
Rabindranath Tagore, *L'offrande lyrique*

Les Bauls (du sanscrit *batul*, littéralement « fou », « ivre d'aspiration divine ») sont les derniers grands mystiques nomades du monde ; entre ciel et terre, entre extase poétique et réalité charnelle, ils tournoient, le bras tendu vers le haut, dans une spirale qui évoque le vent libre de l'esprit. Qu'il soit inspiré du bouddhisme, de l'hindouisme ou de l'islam, peu importe, « celui qui est étourdi ou emporté par le vent » loue le divin sous toutes ses formes. Au-delà des conventions, des dogmes, des rituels, le Baul, anarchiste du sacré, chante partout : chez lui, sur les chemins, dans la barque qui l'aide à traverser le fleuve, dans les trains aussi bien que dans le Musée Batha !

Sur les pas de Chaïtanya, le grand saint bengali du XVIII^e siècle qui raviva le culte du dieu Krishna, ou le saint soufi de la même époque, Lalân Fakir, les Bauls sont en quête perpétuelle de l'Adhar Manush (« l'Homme essentiel »), sorte de conscience universelle, partie insaisissable de chaque être qu'ils honorent à travers un langage poétique évoquant la nature instable du cœur humain.

Parvathy interprète un vaste répertoire de poèmes chantés, en s'accompagnant de deux petits instruments : le monocorde *ektârâ* et le tambour *duggî*. Bien qu'elle suive le style vocal de son guru Sanathan Das Baul, elle y imprime toujours une saveur et une énergie qui lui sont propres, acquises auprès de nombreux autres maîtres. Quant à sa manière de danser, très particulière par la lenteur de ses mouvements, elle remonte au maître légendaire Nithay Khepa.

Avec la complicité des Ateliers d'Ethnomusicologie de Genève

Bab Al Makina - 20h30

Jordi Savall, Hespèrion XXI, la Capella Reial de Catalunya et invités de l'Europe, du Proche-Orient, du Maghreb et de l'Asie

« Jérusalem, la ville des deux paix : la Paix céleste et la Paix terrestre »

Voyage magique et hors du temps, des musiques soufies aux lamentations hébraïques.

« Ierusalem, longe clarissima urbium Orientis »
(« Jérusalem, de loin, la plus célèbre des villes d'Orient »)
Pline, Histoire Naturelle V, 15

Jordi Savall, direction artistique ; Manuel Forcano, histoire et textes
Yair Dalal, musiques juives
Groupe Soufi Al-Darwish, musiques orientales
Omar Bashir, Gaguik Mouradian, Dimitri Psonis et Begoña Olavid, pièces solistes propres

Avec :

Montserrat Figueras, chant et cythare ; Begoña Olavide, chant et psaltérion ; Marc Mauillon, baryton ; Manuel Forcano, récitant
Razmik Amyan, chant ; Gaguik Mouradian, *kamancha* - ARMÉNIE
Lior Elmalich, chant ; Yair Dalal, oud et violon ; Erez Shmuel Mounk, percussions ; Yagel Harel, *schofar* – ISRAËL
Muwafak Shahin Khalil, chant ; Wahab Badarne, *qanun* ; Usama Ghanayim Abu Ali, flûtes ; Khaled Abu Ali, chant - GALILÉE
Dimitri Psonis, santur, morisca et percussions - GRÈCE
Omar Bashir, oud - IRAK
Driss El Maloumi, oud - MAROC

LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA
HESPÈRION XXI
LES TROMPETTES DE JÉRICHO

C'est par le fracas des trompettes de Jéricho (1200 avant J.-C.) que s'ouvre « Jérusalem, la ville des deux Paix : la Paix céleste et la Paix terrestre ».

Sanctifiée par les trois religions monothéistes de la Méditerranée, Jérusalem s'est vite transformée en une ville invoquée et désirée, cible des pèlerins de toutes sortes. Certains sont venus à elle en odeur de paix et d'autres avec des armées entières coupables d'assiéger, d'incendier, de ruiner... Jérusalem fut dévastée plus de quarante fois durant sa longue histoire.

Jordi Savall et Montserrat Figueras, accompagnés de prestigieux récitants, de musiciens dépositaires de traditions orales et d'illustres formations telles qu'Hespèrion XXI et La Capella Reial jouant sur instruments d'époque, présentent les avatars historiques de Jérusalem en une frise de textes et de musiques juives, arabes et chrétiennes, de jadis et d'aujourd'hui.

Tour à tour ville sainte et ville maudite, Jérusalem est présentée comme une cité qui espère peut-être réaliser l'utopie de réunir les deux paix de son nom hébraïque. En guise d'illustration de ce portrait musical, Jordi Savall cite le Talmud : « dix mesures de beauté descendirent au monde ; Jérusalem en reçut neuf, et les autres le reste du monde. »

Jordi Savall, nommé ambassadeur de la paix par l'Unesco en 2008, exprime à travers cette œuvre la curiosité profonde qui l'anime devant l'histoire de cette région où les peuples se déchirent au nom du même dieu. Loin du discours utopique ou de l'approche démagogique, l'artiste se contente de raconter à sa manière l'histoire musicale d'une ville orientale qui est à l'origine de notre civilisation.

Jeudi 10 juin

Musée Batha – 10h
Pandit Hariprasad Chaurasia

Ragas du matin à la flûte bansuri - Inde du Nord

« Pas de soleil, pas de lune
Seul l'éclat éternel du dôme céleste. »
Kabir

Dans l'intimité du matin, alors que le soleil embrasse la médina de ses premières lueurs, les ragas interprétés par Pandit Hariprasad Chaurasia, le grand maître de la flûte *bansuri*, semblent porter en eux la genèse du cosmos. Comme le fit lui-même remarquer Hariprasad Chaurasia « la musique indienne est particulière car elle est comme une prière, on s'y perd en fermant les yeux et on se régale ! »

Hariprasad Chaurasia fait maintenant partie de ces rares musiciens dont l'œuvre appartient au patrimoine d'une humanité éprise d'un sentiment universel.

Né en 1938 à Allahabad, la ville sacrée au confluent de deux fleuves sacrés de l'hindouisme, la Yamuna et le Gange, Hariprasad Chaurasia était originairement destiné à reprendre la profession de son père, lutteur. À l'âge de quinze ans, il rencontre le chant classique et reçoit en secret l'enseignement de son voisin, Pandit Raja Ram. C'est plus tard, à l'écoute d'un récital de flûte donné par son futur maître Pandit Bholanath, qu'il décidera de se consacrer à l'instrument.

La flûte de bambou *bansuri* est par excellence l'instrument qui exprime la rencontre entre le divin et la nature. L'image du Seigneur Krishna charmant les jeunes bergères *gopis* par ses mélodies aériennes emphatise cette image d'une nature qui convie chacun des sens à la contemplation. Tel un sage sous son arbre, le maître du souffle suggère à notre âme la volupté, celle de l'esprit qui vagabonde dans quelques sphères célestes, celle du souffle vital *prana*.

Avec la collaboration du musée du quai Branly, à Paris

Musée Batha - 16h
Ensemble Baghdad-Jerusalem

Musiques de la tradition juive de Baghdad avec Yair Dalal

La tradition musicale juive de Babylone remonte à la destruction du premier temple en 586 avant J.-C. qui entraînera l'exil du peuple juif, du Royaume de Juda (Palestine) vers le sud de la Mésopotamie, dans l'actuel Irak. Dans la Mésopotamie du nord (aujourd'hui fédération kurde d'Irak), la présence juive remonte à 720 avant J.-C. Au VI^e et VII^e siècles, la compilation du Talmud babylonien aura une grande influence sur le judaïsme et deviendra une référence plus importante encore que la version issue de Jérusalem.

Les Juifs seront ainsi présents en Babylone jusqu'en 1950-1951, date où le gouvernement irakien permettra légalement à ces derniers d'émigrer en Israël.

Depuis la naissance de Bagdad, fondée en 762, les musiciens juifs auront un rôle primordial dans l'exécution et dans la transmission du *maqâm*, répertoire classique arabe. Les ensembles de musique et de chant dits « de Bagdad » *tchagal baghadi* étaient en effet essentiellement composés de musiciens juifs jusqu'à la fin des années 50. On retrouve notamment dans ces formations l'usage de la vièle à caisse de résonance en noix de coco, la *djoza al-hind*, ou du *santoor* persan.

Lors du fameux congrès de musique arabe du Caire en 1932, de nombreux Juifs représentèrent l'art musical irakienne, parmi lesquels le fameux joueur de oud Ezra Aharon (Azzer Effendi). Citons également l'éminent violoniste Salah al-Kuwayti, membre de l'orchestre de la Radio irakienne en 1936.

Chanteur, violoniste et luthiste, Yair Dalal est l'un des rares artistes se consacrant à la préservation de cet héritage musical. Le répertoire présenté comprend des musiques et chants sacrés des Juifs irakiens de Bagdad et de Jérusalem, des chants judéo arabes d'Irak dont certains en araméen ou encore des pièces instrumentales de la tradition juive de Bagdad.

Bab Al Makina - 20h30

Sizero Tabla Experience – Inde et Grande-Bretagne

Création

De l'art du tabla et de la danse *kathak* aux nouvelles musiques et images numériques.

Avec Vijay Ghate, *tabla* ;
Niladri Kumar, *sitar* et *zitar* ;
Talvin Singh, DJ ;
Taalís, batterie et percussions ;
Abhisheki Shounak, chant ;
Agnelo Fernandes, clavier ;
Sheetal Kolwalkar et Kaveri Sageder,
danse *kathak* ;
Vikram Shankar, vidéo

L'omniprésence et la vitalité du sacré dans la société indienne ont largement contribué à la préservation de son patrimoine culturel.

Depuis les années 60, suite à la rencontre historique entre Ravi Shankar et George Harrison, le rock et le jazz ont intégré les pratiques musicales du sous-continent, en particulier sa rythmique. Aujourd'hui, une nouvelle génération d'artistes issus des traditions hindoustanie (du nord) et carnatique (du sud) découvre les sonorités électroniques et se plaisent à jouer la carte d'une approche musicale hybride, sous l'impulsion de la mondialisation culturelle.

Cette projection du sacré dans le numérique, sorte de nouvelle religion de l'Occident, sera ainsi présentée sous la forme d'une véritable création présentée en avant-première dans le cadre du festival.

Vijay Ghate, joueur de tabla originaire de Jabalpur compte parmi l'un des plus célèbres de sa génération ; il s'est produit aux côtés des plus grands maîtres, de Ustad Vilayat Khan à Pandit Hariprasad Chaurasia, de Amjad Ali Khan à Pandit Shiv Kumar Sharma, tout en collaborant parallèlement avec les artistes du groupe Jethro Tull ou bien le guitariste Larry Coryell.

S'associant à Talvin Singh, tablaïste et DJ issu de la diaspora indo-pakistanaise de Londres et pionnier de l'*Asian underground*, et à Niladri Kumar, virtuose du *sitar* devenu *zitar* électrifié entre ses mains, Vijay Ghate a ainsi imaginé un programme mêlant sonorités amplifiées, danse *kathak* et projections vidéos.

Avec la collaboration de la Cité de la musique, à Paris.

Fondation Esprit de Fès
Sidi Al Khayat, BP 629
Fès, 30200 Maroc
Tél +212 (0) 35 74 05 35 / +212 (0) 35 74
06 91
Fax : +212 (0) 35 63 39 89
festivaldefes@fesfestival.com
www.fesfestival.com

فاس
مهرجان

Vendredi 11 juin

Musée Batha - 16h
Dhafer Youssef Quartet

Abu Nawas Rhapsody – Tunisie

Dhafer Youssef, compositeur, chanteur et joueur de oud tunisien, a puisé d'une manière très personnelle dans le vaste répertoire des traditions soufies. Cette influence est perceptible dès ses débuts lorsqu'il fonde l'ensemble Ziryab, en référence au célèbre musicien andalou. Son exigent travail vocal a donné le jour à un chant empreint de poésie, aux consonances à la fois contemplative et contemporaine. L'artiste a su conserver dans son interprétation ce sentiment mélancolique où subsiste la langueur due à l'absence de l'être aimé, où est effleurée la notion de vacuité, chère au mysticisme oriental. En épousant musique jazz et sonorités électro, il défie les frontières séparant le sacré et le profane sans pour autant sacrifier l'essence de la tradition soufie à quelques tentatives de fusion dépourvues d'âme. Dans ce nouveau projet musical, Dhafer Youssef propose un hommage à la poésie d'Abu Nawas et pour ce faire, s'entoure des musiciens Tigran Hamasyan, remarquable pianiste arménien, ou Mark Guiliana, qui s'est illustré dans le trio d'Avishai Cohen pendant cinq ans.

Le grand poète Abu Nawas, né d'un père arabe et d'une mère perse vers 757 à Ahvaz et disparu vers 815 à Bagdad, s'illustrera à la cour d'Haroun al-Rashid par son génie poétique, inspiré par les joies du vin (*khamriyyat*) et empreint d'humour grivois (*mujuniyyat*). Malgré une vie libertine et scandaleuse, Abu Nawas reste considéré de nos jours comme l'un des plus brillants poètes de langue arabe.

Bab Al Makina – 20h30
Les grands voix d'Alep avec Sabah Fakhri

Sheikh Habboush, Mustafa Hilal, Ahmad Azrak et Safwan Abib – Syrie

« Nous sommes les gardiens de la Beauté.

Nous sommes les protecteurs du Soleil.

Il n'y a qu'une seule raison pour laquelle nous avons suivi Dieu dans ce monde : pour encourager le rire, la liberté, la danse et l'amour. »

Hafez

C'est au XII^e siècle, pendant la période des Croisades, qu'Alep deviendra une ville arabe emblématique sous le gouvernement de Saladin (autrement nommé Salâh as Diin, 1183 - 1193). Cette cité, alors dédiée à l'Islam sunnite et au soufisme en vigueur dans les couvents (*khanaga*) et les lieux confrériques (*zawiya*), était alors traversée par des caravanes venues de l'Anatolie, de l'Iran et de la Mésopotamie.

Aujourd'hui, le soufisme, confronté à la modernité et à un islam qui lui est souvent hostile sur le plan théologique, reste une réalité sociale, dont la pratique ne se dissocie pas de la vie religieuse officielle.

Lors du concert spirituel (*samaa*) composé de suites vocales, d'*anashids dinyia* (chants mesurés), de *qaçidas* et d'*ibtihals* (improvisations vocales solistes), le chanteur soufi (*munshid*) doit faire la preuve d'une pleine maîtrise de son répertoire poétique afin de mieux transmettre l'extase mystique *wajd* à son auditoire.

En faisant l'honneur de sa présence à Fès, Sabah Fakhri, figure légendaire du chant arabe, a décidé d'y présenter un répertoire s'articulant autour du sacré et mettant en valeur les plus grandes voix d'Alep - ville dont il est lui-même originaire.

Elevé par une famille très religieuse, Sabah Fakhri a bénéficié des fruits d'une telle école. Il s'est imprégné durant de longues années de la grande tradition auprès de maîtres tels qu'Ali Darwich, Omar Batch ou Mohamed Rajab, avant d'apporter au *muwachchah* (style dérivé de l'andalou, dont Alep est dépositaire) une touche novatrice.

À ses côtés, à l'occasion de cet événement exceptionnel, quatre grands artistes l'accompagneront : le fameux *munshid* Sheikh Habboush, ainsi que Mustafa Hilal, Ahmad Azrak et Safwan Abid. Ces artistes aleppins sont eux-mêmes les héritiers de l'*inshad*, chant religieux, essence du chant classique et de son esthétique émotionnelle. Malgré des carrières qui se concentrent plutôt sur le chant profane, tous conservent cette rigueur artistique et ce besoin de transcender la parole poétique révélée.

Samedi 12 juin

Traditions noires

Musée Batha - 16h

David Murray et les Gwo Ka Masters avec Archie Shepp - Etats-Unis et Caraïbes

La rencontre du jazz et de l'Afrique en exil avec les tambours sacrés Ka de la Guadeloupe.

David Murray, saxophoniste originaire d'Oakland, fils de baptiste politisé jusqu'aux bouts des ongles, voit sa vocation musicale grandir à New York dans les années 70. Son art se forge alors au contact d'un free jazz subversif, en pleine explosion identitaire, tendu vers la recherche de ses racines africaines. Ses prophètes, artistes légendaires depuis le début des années 60, auront été Albert Ayler, Cecil Taylor, John Coltrane ou **Archie Shepp**...

On comprend alors pourquoi ce concert en présence de ces maîtres incontestés du saxophone, sera exceptionnel. S'y prolonge la folle passion d'Archie Shepp pour la musique afro-américaine, lui qui enseignait son histoire il y a encore quelques années à l'Université d'Amherst dans le Massachusetts.

Qui plus est, ce style se nourrit du rôle souverain du tambour, maître des cérémonies afro-caribéennes, de Cuba à la Jamaïque, de la côte colombienne à la Guadeloupe... Symbole de cette survivance à l'esclavage, il est toujours l'élément central du rite animiste qui atteint son paroxysme dans l'expression rythmique, capable d'appeler au calme les esprits et les ancêtres, à la façon des tambours du Burundi. Ainsi, l'art guadeloupéen des tambours *Ka*, le *gwoka*, s'il est avant tout un phénomène insulaire peut aussi être une source d'inspiration pour des musiciens de jazz, tous enfants d'une même Afrique.

Bab Al Makina – 20h30

Les voix du Gospel – États-Unis

« How many times have you heard someone say
If I had his money I'd do things my way
but little they know,
it's so hard to find one rich man in ten with a satisfied mind. »
Joe « Red » Hayes, *A satisfied mind*

Première partie

Sista Kee

Le gospel imprégné de blues que nous découvrirons à l'occasion de cette soirée en compagnie des Blind Boys of Alabama continue à vivre aujourd'hui à travers une nouvelle génération d'artistes noirs, magnifiquement incarnée par Sista Kee.

Cette jeune chanteuse de San Francisco, capable d'une musique totalement inspirée par Dieu, évolue de la pure tradition gospel, au jazz, hip-hop ou blues, couvrant ainsi tout le registre d'une culture américaine noire nous renvoyant à l'Afrique.

Deuxième partie

The Blind Boys of Alabama

Au-delà des grandes chorales gospel d'aujourd'hui, les Blind Boys of Alabama prolongent les racines d'une musique religieuse issue du monde rural du Mississippi et d'une Afrique autrefois prisonnière des champs de coton du sud.

« Fermer les yeux une minute et projetez-vous au milieu des années 30, à l'époque de la Grande dépression et du *Dust Bowl*, ces tempêtes de poussières qui ravagèrent l'agriculture du sud des États-Unis. À l'époque des films muets, d'une ségrégation sans espoir... Et là, imaginez, dans la petite ville de Talladega, au cœur de l'Alabama, une école : l'*Alabama School* pour les sourds-muets et les aveugles noirs. Une école où le seul futur était de fabriquer des paniers en osier et des chaises... Et bien, ce fut le lieu de naissance de la plus grande tradition gospel de l'histoire de l'Amérique, le lieu de naissance des Blind Boys of Alabama », explique avec passion Ben Harper.

L'Alabama en tant qu'état les plus durs à l'égard des Noirs a notamment été chanté par le bluesman J.-B. Lenoir dans son fameux *Alabama Blues* des années 60...

The Blind Boys of Alabama perpétuent un style qui, à l'image de la véritable musique noire d'Amérique, reste profondément imprégné de l'esprit du blues du Mississippi et plus largement du sud, et des débuts d'un *rythm'n blues* plus urbain. Entre le bar et la petite église de village s'entrecroisaient, à cette époque, le blues d'un quotidien sans avenir et l'ébauche d'un gospel libérateur.

Les *works songs*, chants de travail et les *shout*, véritables déclamations poétiques sur le modèle africain, esquisseront le *negro spiritual* au XVIII^e siècle. En cachette, la nuit, les Noirs chantaient leur foi chrétienne dans les *Hush Harbors*, havres de paix où l'on pouvait rêver à un monde meilleur.

C'est cette même ferveur que l'on retrouve chez les Blind Boys. Chacun de leurs concerts, débordant de ferveur spirituelle, est un voyage dans une Amérique noire maintenant définitivement sortie de l'ombre, grâce notamment à l'élection historique du Président Obama.

Tout au long du Festival

Tarramit, les acrobates d'Agadir

Confrérie Tarwa n sidi Hmad, d'Agadir - Maroc

Moulay Firyadi Mohamed, direction

Le mot berbère *tarramit* tire son origine de l'arabe *r'ma* qui signifie « tireurs guerriers ». Car la parade des acrobates amazighs, si elle évoque les anciennes fêtes foraines, est avant tout la transposition d'une pratique martiale au cours de laquelle les guerriers exposaient leur force physique de manière emblématique et où les pyramides humaines permettaient de prendre d'assaut les forteresses d'antan.

Au Maroc, le métier d'acrobate, comme dans de nombreuses traditions de l'Orient, s'organise autour d'une confrérie religieuse dirigée par un *maallem* (« maître »), auquel sont confiés de jeunes enfants issus de familles démunies. Accompagnés par le rythme frénétique du tambourin, ces acrobates, véritables artistes itinérants, sillonnent les villages et éblouissent par leurs prouesses : constructions humaines, contorsions *taât* ou encore voltiges *senâa*... Ainsi, le célèbre « salto arabe » (*ti ygna*), sorte de « saut du ciel », s'avère être leur spécialité.

L'acrobatie a la réputation de dispenser la *baraka* des saints hommes protecteurs de ces saltimbanques : Sidi Hmad ou Moussa et Sidi Ali Ben Nasser.